de Micmacs, couverts d'ornements bizarres et de peintures voyantes, se croisaient avec eux. Autour du manoir et de l'église, d'Aulnay avait menagé de grands espaces de terre et de prairie, qu'on appelait les Champs Communs, où les arrivants attachaient leurs montures et déposaient leurs bagages. Ces champs étaient destinés au pâturage des bestiaux, alors que les mauvais temps empêchaient de les envoyer au loin ; les habitants pouvaient s'y assembler, et c'était une réserve de terrain ménagée pour les nécessités communes dans l'avenir, telles que écoles, églises, marchés, magasins, etc.

Le seigneur arrivait de son côté, sortant du manoir avec sa femme ainsi que ses nombreux enfants, dont l'aîné, Joseph, avait déjà quatorze ans en 1650, et les Capucins qui, au nombre de douze, tenaient le séminaire des sauvages, formaient cortège. Avec leurs trente pensionnaires, et avec les enfants du pays qu'ils tenaient en l'école, ils arrivaient en rang prendre place à l'église. Celle-ci était plus que simple ; c'était une hutte en charpente, grande et massive, sur laquelle les plantes parasites commençaient déjà à grimper, rustique à l'intérieur, mais proprement décorée de fleurs et de feuillée ; il s'y trouvait peu d'ornements, mais beaucoup de piété sincère et une foi profonde. Tous les hommes soutenaient les chants du chœur, et personne n'ignore que ces ensembles de voix, souvent peu harmonieuses dans le détail, produisent toujours en masse par le recueillement de leurs intonations un effet saisissant. Les cérémonies étaient sérieuses, touchantes, pleines d'onction, parce que ce peuple était vraiment chrétien, et les sacrements étaient fréquentés, le seigneur donnant l'exemple avec les siens.

C'étaient bien là des fêtes communes dont chacun prenait sa grande part du fond du cœur et d'où l'on revenait chez soi plus réfléchi, meilleur, plus propre à supporter ensemble les travaux, les privations, et parfois les déceptions de la vie rude et solitaire que menait la petite tribu de nos Français complètement séparés du reste du monde. En sortant des offices on s'attardait volontiers durant la belle saison sur les champs communs, en dévisant sur les récoltes, sur la chasse, sur les défrichements de chacun, sur les travaux entrepris par le seigneur, et aussi sur les mille incidents de la vie privée, ainsi qu'il est d'usage de *commérer* dans tous les pays français. Il se faisait des jeux, il se nouait des parties, quelquefois des marchés et des mariages ; et tout se terminait par quelques plaisanteries saillantes et de larges éclats de rire ; car lorsque dix Français se rassemblent quelque part, il y a toujours un compère plaisant et dispos pour égayer les neuf autres.

D'Aulnay se mêlait souvent lui-même entremis ces propos ; il racontait ses aventures de mer ou de bataille, et ses courses dans le pays indien ; plus d'un vieux routier qui avait chevauché avec La Tour et Biencourt, voire avec Poutrincourt, lui donnait la repartie, et de vénérables sagamos Micmacs inter-